

# Religion ou foi et science

Pour un dialogue réciproquement critique et responsable<sup>1</sup>

*L'auteur de l'article qui suit s'est investi dans le passé dans le dialogue entre théologie et science<sup>2</sup>. Il propose ici, sur la base d'une distinction entre religion et foi, quelques réflexions fondamentales sur les rapports entre foi et science, qui lui semblent valoir pour toutes les religions monothéistes et donc non seulement pour le christianisme mais également pour l'islam.*

## I. Religion et foi

Cette distinction peut surprendre, à première vue. Mais réfléchissons.

1. La religion est un ensemble de pratiques et de comportements qui se fondent sur une tradition basée sur des Écritures (ceci vaut pour les trois religions monothéistes) et qui cimentent une communauté. Elle définit l'identité de celle-ci et donc la conscience qu'elle a d'elle-même.

La mémoire historique que chaque tradition religieuse a d'elle-même lui donne la conscience de son devenir à travers les siècles. Toute religion, parce qu'elle est vivante, évolue. Cela peut tenir à des facteurs internes ou externes.

*Facteurs internes* : il y a, dans toute tradition religieuse, des périodes de régression et des périodes de renouveau.

Régression du fait de la perte de la source vive de foi qui est à sa base, avec, comme conséquences, des déviations voire perversions de la religion dans le sens du moralisme ou du juridisme ou du ritualisme ou encore du doctrinarisme. Ces déformations provoquent de leur côté des réactions qui procèdent de la conscience que ces perversions manifestent le caractère aliénant de la religion : c'est soit l'athéisme soit l'indifférence religieuse. Et ceux-ci, à leur tour, suscitent comme réactions, pour faire front contre eux, les extrémismes des déviations mentionnées et, partant, le fanatisme religieux.

Renouveau, à cause du retour à la source vive de la foi et de sa force spirituelle régénératrice.

*Facteurs externes* : L'évolution de la tradition religieuse tient à la façon dont elle se situe par rapport au contexte historique — culturel, social, économique, politique, juridique — dans lequel elle s'inscrit. Le rapport à ce contexte peut aller de l'opposition totale à l'assimilation totale. Dans le premier cas, la religion évoluera entre d'un côté le repli identitaire, se constituant en ghetto (c'est le communautarisme), et de l'autre côté la théocratie, c'est-à-dire le totalitarisme idéologique, imposant sa loi à l'ensemble de la population. Dans l'autre cas, elle se perdra dans sa particularité, ne gardant d'elle que ses « valeurs » transreligieuses perçues comme universelles. Entre les deux extrêmes nommés, il y a toutes les formes intermédiaires d'adaptation de la religion au contexte, ou du contexte à la religion. Quand il y a réciprocity de la relation entre religion et contexte et donc *corrélation*, le champ est ouvert pour un dialogue réciproquement critique entre eux.

2. La foi est le cœur de la religion, la religion est la maison qui abrite ce cœur. La foi vit de l'expérience de Dieu qui est à la base de la religion, non pas comme expérience passée simplement mais comme expérience pouvant être actualisée et s'avérant toujours actuelle. La foi est la religion à sa source, qui est inépuisable dans sa puissance de renouvellement des croyants concernés, et dans sa puissance de pertinence dans le — et face au — contexte dans lequel elle se trouve.

## II. Le devoir de culture de la religion

Selon sa vérité, la religion, dans sa jeunesse toujours renouvelée et dans sa corrélation critique constructive avec la société ambiante, ne peut se concevoir que vivante, donc non enfermée dans le passé mais tournée, certes forte de son passé, vers le présent, quel qu'il soit, en vue de l'avenir. Cela

---

<sup>1</sup> Texte inédit. Paru dans *EBRU Magazine*, n° 12, octobre 2014.

<sup>2</sup> Voir *Cosmologie théologique : Sciences et philosophie de la nature* (vol. III/1 de l'ouvrage en dix volumes : *Dogmatique pour la catholicité évangélique*, Paris - Genève, Cerf - Labor et Fides 1986 suiv.).

implique la capacité et donc également le devoir de culture de la religion, aussi bien à l'intérieur d'elle-même qu'en relation avec l'extérieur et donc avec la culture ambiante.

*À l'intérieur d'elle-même* : une religion cultivée est une religion qui a une *théologie*, celle-ci étant l'effort de la religion donnée pour rendre compte d'elle-même, de ce qu'elle est en vérité, et ce d'abord pour elle-même. La théologie est une approche autocritique de la religion, grâce à un discernement spirituel pratiqué sur elle-même : qu'est-ce qui en elle est de l'ordre de la vérité, qu'est-ce qui est de l'ordre de la perversion, de la déformation, et donc : qu'est-ce qui en elle porte à la vie et qu'est-ce qui porte à la mort ? Ce discernement critique se fait dans la conscience, comme le dit une vieille affirmation, que « la critique de la religion est nécessaire à sa vérité ». Ce n'est que grâce à une théologie ainsi entendue que la religion est en tant que telle responsable, apte à répondre d'elle-même, de sa vérité, en la dissociant de sa fausseté.

Un exemple : dans ses textes fondateurs, chaque religion comporte des représentations du monde, de l'être humain, voire de Dieu lui-même qui sont celles d'un temps passé ; nous pouvons buter aujourd'hui sur ces représentations. Mais ce ne sont pas elles qui sont importantes pour la foi, c'est la *visée* qui est la leur : quelle est, dans et à travers ces représentations, leur vérité ? C'est la responsabilité de la théologie d'*interpréter* ces représentations dans le sens non de leur lettre qui date mais de leur visée, donc selon leur vérité qui, elle, demeure, riche de portée actuelle. Ce n'est qu'ainsi que ces représentations, dûment interprétées, livrent, comme une coquille de noix son contenu, ce qui est — par-delà leur contenant qui peut être dépassé —, leur vrai contenu, leur sens même.

*À l'extérieur d'elle, vis-à-vis de la culture ambiante* : la religion, grâce à la théologie, a aussi à répondre d'elle-même au-delà d'elle-même, et donc dans la société humaine plus vaste. Je me place ici dans le contexte du monde dit « occidental » où la société est à la fois sécularisée et pluri-religieuse. C'est la situation de la corrélation entre telle religion donnée et la société humaine comme telle. Je me limite ici au dialogue entre religion et société sécularisée, sans pouvoir évoquer le dialogue interreligieux à proprement parler.

Ce dialogue, de la part de la religion donnée, consiste, avant toute autre chose, dans le fait de s'ouvrir à la culture ambiante et à y discerner les « valeurs », en l'occurrence celles de la sécularité (en France : de la laïcité), avec la question critique du *bien commun* : les valeurs de la société donnée construisent-elles la société humaine dans la diversité de ses parties constitutives : groupes d'intérêts de toutes sortes, également religions, mouvances philosophiques et spirituelles, ou doivent-elles être questionnées ? Si oui, cela ne peut-être qu'au nom de la commune citoyenneté, ce qui veut dire : au nom du bien commun. Mais le dialogue, plus que seulement « réactif » (en réaction à ce qui est), doit aussi être offensif, se faire au nom des « valeurs » de la religion elle-même. J'expliciterais cette affirmation en évoquant l'exemple du rapport entre la religion, plus exactement la foi, et la science.

### III. Religion et science

On sait que le rapport entre les deux a connu, dans l'histoire, plusieurs phases, parfois intriquées les unes dans les autres et ne se suivant donc pas nécessairement dans le temps d'une seule façon. Les voici : le concordisme, pour qui religion et science s'accordent fondamentalement l'une avec l'autre ; l'opposition conflictuelle entre elles, du fait soit de la religion récusant la science soit de la science récusant la religion ; le compartimentage entre les deux, dans la conscience que chacune relève d'un « domaine » du réel différent. Mais aucun de ces rapports n'est satisfaisant.

*Le concordisme* ignore la distinction entre religion et foi et donc entre d'un côté certaines « représentations » du monde, de l'être humain et de Dieu que les textes fondateurs comportent, et de l'autre côté le « cœur » de la religion, à savoir la foi dans le Dieu vivant, qui dépasse ces représentations. Ce faisant, il nivelle également la différence qu'il y a entre religion et science, entre les « représentations » religieuses dont j'ai dit qu'elles n'ont pas leur sens en elles-mêmes mais que, distinctes de la foi, elles sont au service de celle-ci (grâce à leur interprétation), d'une part, et les conceptions scientifiques, c'est-à-dire la compréhension scientifique du réel, d'autre part. Pour le concordisme, il y a une prétention scientifique de la religion qui rejoint la science moderne et contemporaine : les Écritures « préfigurent » cette dernière. Or, même si indéniablement l'image religieuse du monde, donc la conception préscientifique des choses charriée par les Écritures garde, au

plan empirique de l'expérience vécue du réel et donc existentiellement toute sa vérité que l'interprétation des textes doit faire ressortir, il ne s'agit pas là de science. Le concordisme trahit tout autant la science que la foi.

*L'opposition entre religion et science* suppose leur suffisance respective. C'est l'opposition entre deux absolutismes, chacun d'eux prétendant rendre compte de tout le réel à lui seul. Mais le scientisme, prétention absolutiste de la science, n'a pas eu raison de la religion, ni à l'inverse l'absolutisme religieux n'a eu raison de la science. Le réel scientifique n'est pas tout, le réel affirmé par la religion à l'exclusion de la science pas davantage.

*Le compartimentage entre religion et science* dépasse leur opposition en instaurant une sorte de trêve entre elles. Celle-ci signifie la renonciation de fait de la science au scientisme et la reconnaissance que le réel n'est pas réductible à celui, maîtrisé ou maîtrisable, de la science et de son alliée, la technologie. Le compartimentage signifie également une renonciation de la religion à sa prétention absolutiste ; il signifie la conscience qu'elle a de la distinction entre ses représentations qui, non interprétées, peuvent fonder cette prétention, et la foi elle-même. Mais la foi saurait-elle être compartimentée ?

De là il appert que le vrai rapport n'est pas celui entre religion et science, mais celui entre foi et science, ou foi et raison.

#### **IV. Foi et science**

Le cœur de la religion, à savoir la foi, c'est la relation au Dieu vivant, qui est le Créateur, le Rédempteur (qui renouvelle) et le Juge (qui discerne entre le bien et le mal) de toutes choses. Dieu concerne *tout*. Comment entendre cette affirmation, alors que l'absolutisme de la religion est sa perversion et doit être rejeté autant que celui de la science ?

La foi n'est pas absolutiste, ou dominatrice, elle est absolue (je distingue entre absolutiste et absolu, entre absolutisme et absoluité) en ce sens qu'elle nous concerne de manière absolue, ou dernière. Elle n'est pas un pouvoir face à telle autre instance de pouvoir, mais elle est un regard, une compréhension intérieure — de l'intériorité — du réel. Le réel est habité, intérieurement, par le Dieu vivant. Dieu n'est pas lui-même le réel créé — il en est le Créateur —, mais il n'est pas non plus étranger au réel, qui est sa création. Transcendant en tant que Dieu par rapport au réel créé, il est aussi inhérent à ce dernier, comme Celui qui le porte, le renouvelle, le juge. On peut dire qu'il est la dimension de profondeur, ou de transcendance, ou dernière, du réel immanent, qui ouvre celui-ci au-delà de lui-même.

Le réel immanent, qui n'est pas Dieu mais sa création, a une *autonomie* par rapport à Dieu. L'être humain est créé libre ; par ailleurs le réel créé a ses « lois » qui le régissent : ce sont les « lois » de la nature mais aussi les règles que ces « lois » imposent à l'être humain s'il veut survivre, et ce sont également les règles que la vie en groupe, en société, impose aux êtres humains pour rendre possible le vivre ensemble. Dieu ne se substitue pas à cette autonomie du réel qu'Il lui a conférée lui-même, ni à la liberté de l'être humain à qui le réel — autonome — est remis comme champ de mise en œuvre de sa liberté. C'est le domaine de l'expérience humaine et de la sagesse, et c'est aussi le domaine de la raison humaine et ainsi de la science.

*La science* porte sur le *domaine* qu'est le réel : c'est lui le champ de sa compétence. Ce domaine va de l'infiniment grand à l'infiniment petit et concerne tout ce qui est entre les deux : le règne minéral, le règne végétal, le règne animal et, partant, l'être humain en tant que présupposant ces trois règnes. La science pose la question du *comment* : comment fonctionne le réel selon tous ces aspects, à tous ces niveaux ? Et — qu'on pense par exemple à la médecine, mais la liste des exemples est innombrable —, s'il y a des dysfonctionnements : comment y remédier ?, des améliorations à apporter au fonctionnement du réel : comment y parvenir ? Notre civilisation actuelle se doit très largement à la raison scientifique et technologique ainsi décrite.

*La foi* n'a pas trait à un domaine, puisqu'elle est foi dans le Dieu vivant qui est le Dieu de *tous* les domaines. Elle ne concerne donc pas un domaine autre que celui du réel, mais elle le considère à la lumière de Dieu tel que les Écritures en témoignent. Celles-ci n'ont pas pour sens de donner des

explications scientifiques sur le comment du réel, mais elles posent une autre question : celle du *pourquoi* et du *en vue de quoi* ? À la question du pourquoi elles répondent : le réel existe à cause de Dieu et de son amour de Créateur, de Rédempteur et de Juge (car le jugement de Dieu est encore l'expression de son amour : Dieu corrige en vue du salut). À la question du en vue de quoi, elles répondent en parlant du Règne de Dieu à venir, où Dieu accomplira sa création dans l'éternité de Sa gloire.

Ainsi la foi a trait à la *dimension spirituelle* du réel, de tout le réel, quel qu'il soit. C'est cette dimension qui éclaire l'*enjeu* du réel, à savoir ce qui est en jeu avec et à travers le réel. Ce qui y est en jeu, c'est que l'humanité, aussi bien la personne humaine individuelle que toute la terre habitée, advienne. Les Écritures donnent à ce propos des repères, qui sont les « valeurs » proprement spirituelles, dont les religions — les croyants — sont appelés à témoigner dans la société humaine plus large.

## **V. Foi et éthique**

Les valeurs spirituelles, celles de la foi, font du réel un lieu de responsabilité. Le réel n'est pas éthiquement neutre. Il s'y joue, non seulement un rapport de force entre ses différentes parties prenantes qu'il s'agit — responsabilité politique — d'harmoniser au mieux dans le sens du bien commun de tous, mais aussi un *combat spirituel de discernement* entre le bien et le mal, entre ce qui construit la vie et ce qui la détruit (qu'on pense par exemple aux questions de bioéthique, mais il y a bien d'autres exemples encore). Dans ce travail de discernement, la religion, au nom de la foi dans le Dieu vivant qu'elle abrite, a à apporter sa contribution, non pas pour se faire valoir elle-même dans un sens partisan, comme si elle était un groupe d'intérêt et donc de pression jouant pour ainsi dire sa carte à elle et pour elle-même, mais pour faire valoir les enjeux derniers, qui concernent l'humanité de tous et toutes comme telle et qui placent chacun/chacune et tous/toutes ensemble devant une responsabilité dernière, la responsabilité devant la conscience morale ou devant Celui que la foi appelle Dieu.

